

Huit jours d'arrêts

Les troupes françaises que commandait le général de Lamoricière, d'illustre mémoire, occupaient, depuis peu de jours, Saïda, une des places de sûreté conservées jusque-là par Abd-el-Kader. L'avant-garde de la colonne était portée vers le Sud, à quelques centaines de mètres de la ville, ou plutôt de ses ruines. Car l'Emir, en se retirant, avait tout détruit.

C'était l'époque de ces chevauchées héroïques au travers des plaines du Chélif et des montagnes de l'Atlas, où résonnent encore ces noms immortels, qui font battre le cœur des patriotes : Bugeaud, d'Aumale, Cavaignac, Lamoricière, Mac-Mahon, Canrobert, Bourbaki, Bosquet. Temps qui paraissent aujourd'hui presque fabuleux, où le drapeau national, triomphant et incontesté, flottait chaque jour sur un point nouveau du territoire algérien, France nouvelle que conquéraient ces héros, et que les politiciens d'aujourd'hui sont en train de compromettre, de perdre peut-être.

Le capitaine de Valières, un tout jeune officier, illustré déjà dans vingt combats, commandait les spahis d'avant-garde, lancés comme des enfants perdus dans la zone inconnue des hauts plateaux où, sur une étendue immense, se déroule la mer d'alfa. C'est déjà presque le désert. Sous le merveilleux ciel d'Algérie, dont la limpidité permet à l'œil de voir à des distances incroyables, les horizons se développent, dans une harmonie admirable, coupant de leurs lignes d'un vert gris l'immensité bleue. L'Algérie seule, dans ses régions élevées, présente ce phénomène de diaphanéité enveloppant à l'infini tous les objets, où l'air est si pur que, malgré le soleil brûlant, le corps même se sent envahi d'une légèreté inconnue et qu'on s'élance sur les chevaux barbes aux fines jambes d'acier, dans des galops frénétiques, ivre d'espace, de liberté, de vitesse et d'énergie.

C'est que faisait M. de Valières, parti tout seul à l'aube, pour cavalcader sur les vastes terrains où les alfas parsement leurs touffes rabourgrées. En même temps qu'un excellent officier, c'était un esprit rêveur, sentimental, que pénétrait cette incomparable poésie de la terre algérienne. Devant le galop de son cheval, tantôt un chacal, attardé dans sa promenade nocturne, s'échappait d'un buisson, rasant la terre, à peine visible ; d'autres fois, des gazelles bondissaient éperdues et disparaissaient dans une fuite si rapide qu'on leur aurait cru des ailes ; des vols de perdrix noires s'élevaient en bruissant ; et, seul dans cette immensité à la fois silencieuse et peuplée, le capitaine, oubliant le temps, oubliant la distance, oubliant le danger, allait, allait toujours, grisé par la course, sans songer au bivouac déjà bien éloigné, et aux tribus hostiles toutes proches. Brusquement, de lui-même, son cheval s'arrêta, piqué droit sur ses jambes, devinant l'ennemi avec cette intelligence du coursier arabe qu'ont peine à croire ceux qui n'en ont pas l'expérience. M. de Valières regarda et, derrière un épais cactus, aperçut à vingt mètres de lui à peine, quatre Arabes immobiles, dont les fusils le couchaient en joue.

L'officier de spahis était connu pour sa bravoure, allant parfois jusqu'à la témérité. Mais songer à la lutte, seul contre quatre, sans autre arme que des pistolets à courte portée ou un sabre utile seulement dans un corps à corps, ce n'eût pas été de la témérité, mais de la folie pure. Aussi, sans hésiter, M. de Valières fit-il la seule chose qu'il eût à faire. Il fit pirouetter son cheval et, lui enfonçant les éperons dans le ventre, il partit d'un galop vertigineux. Les quatre indigènes bondirent derrière lui, et alors commença une chasse fantastique, où le moindre faux pas de son cheval aurait coté la vie au cavalier poursuivi.

Malheureusement, au milieu de sa promenade rêveuse, dans cette plaine uniforme, sans point de repère, l'imprudent officier avait perdu la direction du camp français, et il courait à l'aventure, gardant, grâce à sa monture excellente, une avance suffisante encore, mais qui diminuait peu à peu. C'était, à bref délai, la captivité et la mort certaines. Tout à coup,

il aperçut, à courte distance devant lui, un amas de ces tentes brunes et basses, propres aux tribus du Sud. Il tombait sur le camp ennemi, et pourtant, là était le salut.

M. de Vallières, familier avec les usages algériens, savait que, s'il parvenait à arriver vivant jusqu'au douar, il y serait inviolable jusqu'au soleil levant du lendemain, en se présentant comme l'hôte de Dieu. Il serra plus violemment encore les flancs de son cheval, noble bête qui commençait pourtant à s'épuiser, mais qui repartit avec une nouvelle ardeur, devinant sans doute, elle aussi, le salut tout voisin. Même, d'un bond prodigieux, elle franchit la haie d'épines et de cactus, qui forme la ceinture des villages ambulants des Arabes. Arrivé devant la tente du chef, le capitaine mit pied à terre et dit :

—Je suis l'hôte de Dieu !

—C'est bien, fit le chef, un grand vieillard à la barbe aussi blanche que son burnous. Tu es mon hôte et tu es sacré, puisque tu viens en invoquant le nom de Dieu. Les tiens ont tué deux de mes fils, l'espoir de ma vieillesse. Je vous hais, Roumis (*). Mais celui qui vient sous la main de Dieu trouvera sous ma tente l'asile et le couscoussou, suivant la loi du Coran. Les femmes vont préparer ta nourriture. On donnera de l'orge à ton cheval. Use de tout dans mon douar comme tu ferais dans la maison de ton père. Mais, demain, pars avant l'aube. Quand le soleil se lèvera, tu redeviendras l'ennemi. Si tu tiens à la vie du fils de ton père, prie Dieu de donner à ton cheval les jambes d'une gazelle, et charge tes pistolets ; car nos fusils seront chargés. Si tu n'as pas de poudre, je t'en donnerai.

Le capitaine fut traité comme l'eût été l'Emir lui-même. Le chef lui donna sa propre tente. On l'abreuva de lait de chamelle fraîchement trait. On chercha la meilleure orge pour rendre les forces à son cheval fatigué.

Une teinte, à peine perceptible, rosait le lendemain l'extrême bord de l'horizon, que le capitaine de Valières était déjà en selle. Avant de partir, il appela son hôte.

—Je pars, dit-il. Mais j'ai voulu, auparavant, te dire merci.

—Je n'ai rien fait, pour toi que je hais. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'hôte de Dieu. Pars ! Nos chevaux sont prêts et nos armes chargées. Avant un quart d'heure, le soleil dépassera l'horizon. Alors, que Dieu te protège !

M. de Valières sortit ses pistolets de ses foutes et les jeta au milieu du douar.

—Un chrétien, dit-il, ne tue pas celui qui lui a donné l'hospitalité. Adieu.

Puis il sortit du douar, au pas. Ce ne fut que dans la plaine qu'il prit sa course. Quelques minutes après, le soleil émergeait, splendide, sur l'horizon. En même temps, il entendit derrière lui une galopade furieuse. Tous les hommes de la tribu étaient à sa poursuite. A vingt pas devant les autres, plus ardent que tous, il reconnut le chef à sa haute taille. Incertain toujours de sa route, il rendit la main à son cheval, cessant de le diriger, se fiant à son instinct.

Au bout de peu d'instant d'une course folle, il entendit sonner la diane dans le camp français. Le salut était à quelques centaines de mètres. Mais son cheval butta. Il perdit une partie de son avance. Il entendait déjà les cris de victoire du chef qui galopait derrière lui, et se rapprochait de foulée en foulée. Le cheval de l'officier était à bout de souffle. Pour comble de malheur, en arrivant en vue du camp, il vit que de ce côté s'étendait un large ravin, formant un fossé de défense naturel. Parvenu au bord, il enleva son cheval d'un suprême effort et roula dans la ligne française avec sa noble bête, morte de son dernier élan. En même temps que lui, près de lui, botte à botte, un ca-

(*) Chrétiens.

valier avait franchi l'obstacle. M. de Valières se trouva, dans le camp français, face à face avec le chef arabe. Il avait tiré son sabre, machinalement, mais aussitôt il l'abaissa et, marchant vers l'Africain, il lui dit :

—Tu es sur la terre française. Tu y es l'hôte de Dieu. Viens sous ma tente. Je t'y recevrai comme j'y recevrais mon père.

Les soldats accouraient en criant :

—Un prisonnier ! Un prisonnier !

M. de Valières les écarta du geste.

—Non, dit-il. Ce n'est pas un prisonnier et—la gaieté française, reprenant le dessus—il ajouta : c'est un chef qui vient me rendre la visite que je lui ai faite hier soir.

Le jour même, le chef sortit librement du camp, devant les sentinelles qui portèrent les armes.

Le général de Lamoricière, avant eu vent de la chose, fit venir le capitaine et demanda un récit détaillé de l'aventure.

—Mon cher ami, dit-il, quand M. de Valières eut fini, vous allez déjeuner avec moi, d'abord, parce que j'aime les braves ; puis, vous rentrerez dans votre tente, et vous garderez les arrêts huit jours, pour vous être éloigné du camp au delà des limites permises.

S. BOUCHERIT.

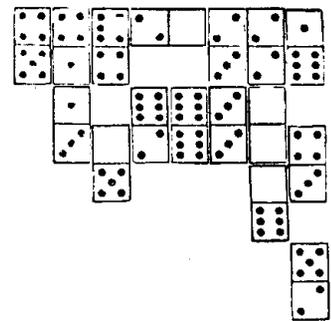
LES JEUX DU COIN DU FEU

JEUX DE PETITS PAPIERS

Le jeu des monstres n'est qu'une variante de la *rencontre*. On remplace des phrases par des dessins. On tracera en premier lieu une tête, puis un corps, puis des jambes, puis des pieds. Tête, corps, jambes (ou pattes), pieds, peuvent être, suivant la fantaisie de chacun, d'hommes, de femmes, d'animaux. On juge des monstres grotesques que produit l'assemblage de tous ces éléments disparates quand les papiers sont dépliés. Prolonger toujours dans la partie non pliée e dessin caché par le pli, pour que le joueur suivant continue le dessin à la place voulue.

Autre jeu ne fatiguant pas les méninges : les *propos discordants*. Chaque joueur écrit une question et passe le papier à son voisin de droite. Celui-ci lit la question, plie le papier, le passe encore à son voisin de droite, et écrit, sur le second papier qu'il reçoit de son voisin de gauche, une réponse à la question qu'il vient de lire et de passer. Ainsi, Pierre, ayant reçu une question de Paul, la lit, passe le papier plié à Jacques, et écrit sa réponse sur le second papier, également plié, que Paul lui passe. Ces questions et ces réponses discordent, d'où effets comiques. Il est bon de convenir que toutes les questions seront posées à peu près sous la même forme. Par exemple : " A quoi sert telle chose ? " Ou " Ferez-vous telle chose ? " ... etc. Sans cela on obtiendrait non des discordances, mais des non-sens.

DOMINOS



Compléter, avec le reste des vingt huit dominos, la figure ci-dessus, symétrique par rapport à son axe vertical, de façon à obtenir le même total vingt-et-un dans toutes les verticales, les horizontales et dans les deux grandes diagonales.